Au son de la veuze.

Pendant la Restauration, quand les rois de France régnaient encore sur leurs sujets, à la Pommeraie, dans cette commune poitevine située à 10 km du chef-lieu de canton Sauzé-Vaussais, à l'écart de la grande route qui relie Nantes à Limoges, vivaient de nombreux journaliers qui assistaient les laboureurs des alentours. Il n'était pas rare que l'un d'entre eux épousât sa belle-soeur. Ce fut le cas, en 1848, de Louis Meunier qui s'unit à Marie Richard, devenue sa belle-soeur treize ans auparavant, quand sa soeur Catherine Meunier s'était mariée avec Joseph Richard, un des frères de Marie.

Clussais . Logis du XVIIIème s (2014)

Pour se mettre en règle avec le Bon Dieu, les habitants de la Pommeraie devaient se diriger vers l'église de Clussais édifiée au début du Moyen-Age en contre-bas du côteau. Il leur fallait passer devant le calvaire, laisser à droite la grosse tour ronde du vieux logis, longer à gauche les jardins du nouveau presbytère, encadrés par deux colombiers à la toiture pyramidale et s'engager enfin dans l'allée bordée de pins.

Se marier à Clussais...

En février 1848, dans les jardins de Clussais et de la Pommeraie, les perce-neige s'ouvraient aux premiers rayons de soleil. Leur éclat blanchâtre transperçait difficilement l'ocre des palisses encore vierges. Loin à l'horizon, les terres à châtaigniers laissaient entrevoir leur pourpre argileuse. A Clussais, au pied de l'imposant clocher-porche de la vieille église Notre-Dame, une foule de paysans endimanchés attendait la fin de la bénédiction du mariage que l'on célébrait en ce matin froid du 21 février, celui de **Louis Meunier** qui allait fêter ses trente trois ans au début du mois

d'avril suivant et de sa belle-soeur **Marie Richard** qui avait eu vingt sept ans deux jours avant la Saint Sylvestre précédente.

Dans l'édifice froid et sombre, les mariés restaient indifférents aux lieux, à la magnifique abside à croisées d'ogives où se démenaient les enfants de choeur et le curé. Le " ite missa est" entonné par ce dernier fut aussitôt suivi d'un brouhaha de robes froissées et de souliers entrechoqués. D'un geste gauche, le marié se retourna, fit virevolter sa jeune épouse et s'engagea vers la sortie. Comme il faisait froid en ce mois de février! La jeune femme se mit à frissonner, engoncée dans sa lourde robe de velours rebrodé. Elle craignit un instant que le long voile de tulle blanc se détachât de sa pantine, cette coiffe particulière à sa région poitevine. D'un regard malicieux, elle observa la foule qui s'ébaubissait.

Puis festoyer à la Pommeraie...

Les mariés montèrent dans une carriole que leurs familles avaient empruntée pour l'occasion. Les invités suivirent à pied l'attelage jusqu'à la Pommeraie où avaient été préparées des collations dans " la chapelle des mariés", cette grange où se tenait traditionnellement chaque repas de noces. Les hommes d'âge mûr, eurent tôt fait de s'installer sur les longs bancs de bois, près des tonneaux mis à leur disposition. Très vite, Tessier, un lourdeau à la trogne pourpre, marchait à peine plus dret qu'une faucille.

- Ben couillon! s'écria-t-il, o l'est un bon vin frais! T'en veux un coup?demanda-t-il à Bourdiau, son éternel compagnon de beuverie.
- L' est-y quiau vin clairet de Caunay? quémanda celui-ci.
- L' savions point! Va pas l' avalouer trop chaussante (1), tout d' même! reprit Tessier.

Cette réflexion fit rire les femmes assises non loin de là, trop heureuses de se faire servir.

- Pour une foué que l'étions point derrière le fourniau! s'exclama l'une d'entre elles. Quelques cancannières l'approuvèrent.

Dehors, les festivités commencèrent enfin. Le froid était toujours aussi vif. Peu importe! Pour se réchauffer, des jeunes gens débutèrent une course de vitesse effrénée. Le vainqueur était tenu d'offrir à boire à ses compagnons de jeu. Tandis que certains, après avoir tombé la veste, commençaient une lutte à mains nues, d'autres plus paresseux ou déjà fatigués entamaient une partie de quilles.

- O l'est qui gèle dur, se plaignit l'un d'entre eux. Rentrons au chaud!
- Ben vrai, Gaston! Vins avec moué, on va faire chanter la veuze!

Aussitôt dit, aussitôt fait. La veuze, cette sorte de biniou poitevin, se mit à grincer. Des jeunes filles en costume campagnard, coiffées de la pantine de Sauzé, se donnèrent la main pour former une ronde. Le musicien, le P'tit Dédé, trop âgé pour s'exciter aux jeux virils de sauts et de balles, préféra mener de la goule.(2) Il siffla quelques notes, donna le rythme et laissa geindre son instrument. Ce fut alors une cascade de chaînes, de quadrilles, de promenades et de gigouillettes.

La nuit tomba brutalement. La fête s'essoufflait quelque peu. Les invités quittèrent par famille les lieux où ne s'attardèrent plus que les boit-sans-soif, beuglant à tue-tête ou les amoureux qui se bichaient à goule-que-veux-tu. (3) Joseph Richard s'approcha furtivement des mariés qui eux, n'osaient se toucher en public.

- Marie, chuchota-t-il, Marie, vins don' vouër, o l'est oune surprise pour te!

Dans un coin de la salle, les familles au grand complet, les Meunier comme les Richard, attendaient le couple qui ne se pressait pas. Sur la longue table de châtaignier, trônait un paquet recouvert d'une fine toile de lin blanc. Un noeud de rubans multicolores le fermait à son sommet. Marie le dénoua et fit tomber le linge blanc.

- Oh ! Ah! fit la foule émerveillée.
- Que le diable m'essarte ...(4) murmura la jeune épousée, o l'est vrai que c'est une boune surprise!

Un pare-feu de terre cuite ocre offrait à l'admiration de tous, ses inscriptions perlées " 1848". Au-

dessus, un couple de tourterelles se bécotait. A l'opposé, deux roses entrelaçaient leurs tiges épineuses.

- Ca veut dire "Pour le meilleur et pour le pire", expliqua alors, Alexandre Richard, un autre frère de Marie, qui se souvenait avoir reçu un tel pare-feu cinq ans auparavnt, lors de son mariage avec Marie Martin.
- Ben, après ça, on va pas maçonner à pierre sèche! (5) s'écria Joseph, d' une voix rauque.

Il avait déjà sorti les moques (6) et le potet de vin clairet. Aussitôt, sa femme, Catherine comprit le message et se mit à futiner partout à la recherche des tourteaux-fromagés qu'elle avait fait cuire le matin- même.

Puis, chacun voulut pousser sa chansonnette ou conter une légende .

- Connaissez-vous celle de la construction de l'église de Clussais? fit l'instituteur de la nouvelle école des garçons, qui était un gars du pays.
- Non, raconte...
- Dans le temps jadis, les gens de la Pommeraie essayaient de bâtir une église sur leurs terres, mais elle disparaisait chaque nuit. Il fallut y renoncer et la faire construire au village de Clussais. Alors, pour aider les villageois, la fée Mélusine se mit à l'oeuvre en emportantt dans son tablier les pierres et la terre nécessaires à la construction. Mais le tablier craqua, laissant échapper les matériaux qui formèrent la butte qui s'élève tout près de là, celle que vous appelez toujours le "Montail".

La collation s'éternisait. Louis prit la main de son épouse et l'entraîna au dehors. Il voulait savoir si le pignier était toujours en place. Cet arbre coupé lors des noces, posé près de la porte, ne devait tomber que sous l'action des intempéries, sinon, le malheur risquait de s'abbattre sur les mariés. Le froid était encore plus vif. Tous deux frissonnèrent.

- Rent' te don', le temps m' dure d'être seul avec te, fit le jeune Louis, légèrement émêché.

(1): avaler trop vite. (2):faire danser en chantant. (3) : s'embrasser à pleine bouche. (4): que le diable m'emporte! (5) manger sans boire. (6): récipient à boire en grès ou faïence, ancêtre du "mug".

Et avoir six enfants...

La première-née fut *Marie Meunier.* Elle vit le jour dans la ferme de la Pommeraie, le *4 novembre 1848*. Inutile de recompter...l'enfant était déjà conçue lorsque ses parents se marièrent fin février. Peu importe! Trente et un ans plus tard, elle se mariera avec François Sardet, un natif des Alleuds, une commune située non loin de là, de l'autre côté de la Grande Route. Elle suivra son mari à Sauzé-Vaussais où elle sera fermière au lieu-dit Chez Carteau. Des cinq enfants nés dans cette ferme qui parviendront à l'âge adulte, Eléonore Sardet, née en 1886, sera la seule dont nous savons qu' elle vivra à La Chapelle Pouilloux jusqu' en 1970.

Puis, à la Pommeraie, le ***8 mai 1851,*** *Marie Richard mit au monde son deuxième enfant,* ***Louis Meunier.*** *L'enfant grandira à l'ombre des châtaigniers qui bordaient la ferme où son père était cette fois-ci déclaré être cultivateur. Malheureusement affublé d'un pied-bot, il ne se destinera pas au travail de la terre, mais à la cordonnerie. La suite de son existence sera racontée ultérieurement. Patience!*

Deux ans plus tard, le couple Meunier vivait à Limort. Là , le *20 novembre 1853*, naquit une fillette, prénommée *Madeleine.* A presque trente ans, cette soeur épousera à Clussais, un cultivateur de son âge, Jacques Grimaud. Que deviendra-t-elle par la suite?

Louis et Marie retournèrent vivre à la Pommeraie. C'est là que vit le jour *Alexandre, le 7 septembre 1859*. Nous savons peu de chose sur ce quatrième enfant. Tout juste qu' il décéda très jeune, à 32 ans, le 13 novembre 1891, à la Pommeraie où il était cultivateur et vivait avec son

épouse Léonie Moinet. Il n'eut pas enfant. Il est probable qu'il fût le parrain de son neveu Alexandre Meunier, né en 1882 et que sa femme fût la marraine de sa nièce Léonie Meunier, née en 1887.

Deux ans plus tard, le *29 décembre 1861,* c'était au tour d'*Edouard* de venir au monde à la Pommeraie où son père Louis était toujours cultivateur. Marie, ce jour-là fêtait ses quarante et un ans! Edouard épousera en 1885, Justine Ollivier, la fille d' un épicier de la Chapelle Pouilloux, une commune située au sud de la Grande Route. Lui-même deviendra marchand-épicier et aura cinq enfants qui feront souche dans la région.

La Chapelle à La Chapelle-Pouilloux (2014)

Enfin, toujours à la Pommeraie, le *3 novembre 1863*, naissait le benjamin de la famille, *François Meunier.* C'est que ses parents n'étaient plus tout jeunes! Louis avait eu quarante huit ans le 6 avril. François s'établira comme cultivateur à la Chapelle-Pouilloux avec Virginie Gadiou épousée en 1891. Il aura deux fils, dont un seul Auguste, atteindra l'âge adulte et vivra dans ce village jusqu'en 1958.

La famille Richard

Les années qui suivirent le mariage de Louis et de Marie, dans tous les hameaux de la commune de Clussais qui ne portait pas encore le nom de Clussais-la-Pommeraie, les membres survivants de la fratrie Richard, issue de l'union du journalier François Richard et de la domestique Madeleine Gornard, continuèrent leur paisible existence.

Joseph Richard, né en 1803 et sa femme Catherine Meunier, sa cadette de deux ans, travaillèrent la terre à la Pommeraie et y élevèrent leurs deux fils. Après la mort de Catherine à Limort, dans un hameau de Clussais en 1867, Joseph alla vivre chez son fils aîné, Joseph, qui vivait alors en famille dans une ferme de Courbanay, sise sur la commune voisine de Mairé-Lévescault. Il finit par s'éteindre à la Pommeraie, chez ce même fils, en 1883.

Aucune information sûre n'est parvenue concernant trois des premiers enfants Richard: Antoine, Louis et Pierre. Françoise, l'aînée des filles, mariée au jardinier André Gadiou, décéda en février 1848, huit jours après le mariage de sa soeur Marie.

Quant au jeune frère Alexandre Richard, né en 1816, il s'était établi comme maréchal-ferrant aux Brousses, dans un hameau de la commune voisine de Mairé-Lévescault, situé en lisière de la Grande Route Nationale. Des onze enfants que mit au monde son épouse Marie Martin, un seul mourut en bas âge. Trois des enfants survivants se sont mariés à Mairé, mais seul un des fils aînés, Jean-Baptiste Richard reprit la maréchalerie paternelle. Alexandre décéda aux Brousses en 1881 et sa veuve en 1886 dans la ferme de la Petite Coudre voisine.